

Patrick RADDEN KEEFE, *Addiction sur ordonnance. La crise des antidouleurs*

Caen, C&F Éd., coll. Interventions, 2019, 101 pages

Stéphane Héas

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21839>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.21839](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21839)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 365-367

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Stéphane Héas, « Patrick RADDEN KEEFE, *Addiction sur ordonnance. La crise des antidouleurs* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 25 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21839> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21839>

---

Tous droits réservés

s'ouvrent en décembre. Le chef d'accusation contre le courtier Émile Arton assimile à tort les députés à des fonctionnaires publics « dans le sens de l'article 177 du code pénal ». Les avocats sauront utiliser l'erreur. Tous les anciens parlementaires et Émile Arton sont acquittés après 50 minutes de délibérations.

Alfred Naquet passe les années suivantes à écrire plusieurs ouvrages théoriques sur le socialisme. Il meurt en 1916. Sa veuve désargentée obtient du conseil municipal de Paris, une concession au cimetière de l'Est.

**Josette Fournier**

*josette.fournier4[at]orange.fr*

**Patrick RADDEN KEEFE, *Addiction sur ordonnance. La crise des antidouleurs***

Caen, C&F Éd., coll. Interventions, 2019, 101 pages

Cet ouvrage est principalement constitué, de la traduction en français d'un article journalistique paru dans *The New Yorker* en 2017, « *The Family that built an empire of pain* ». Il est complété de deux brefs articles de Frédéric Autran et Cécile Brajeul (*Libération*) qui « montre[nt] la vie quotidienne des personnes dépendantes aux opiacés », auquel s'ajoute une postface d'Hervé Le Crosnier, l'éditeur. Le format court et non scientifique au sens strict du terme complique singulièrement le travail de compte rendu. En effet, il n'y a pas de thèse et d'hypothèse à proprement parler, ni de protocole d'enquête précisé, encore moins une argumentation pour et contre des thèses scientifiques antérieures. Il s'agit plutôt d'une charge critique argumentée contre l'une des familles ayant pris part à l'essor du développement pharmaceutique aux États-Unis et dans le monde ces dernières décennies. Famille devenue l'une des plus riches du pays avec pour particularité une invisibilité publique, dissimulée derrière les noms de leurs produits et marques... au moins jusqu'à 2017, date de cette publication.

L'article principal du journaliste d'investigation, Patrick Radden Keefe, montre comment la famille Sackler, créatrice et propriétaire de l'entreprise Purdue Pharma, s'est constituée et a mis sur le marché en 1995 son antidouleur phare, l'OxyContin, en affirmant qu'il n'était pas addictif. Prescrit largement par les médecins non alertés sur ses risques potentiels, des décennies plus tard, la situation sanitaire aux États-Unis est jugée dramatique : « 70 500 décès par overdose en 2017, des milliers de familles en détresse, les services sociaux et de secours débordés » (quatrième de couverture). Ce tableau d'une hécatombe de morts violentes et d'une large dépendance d'une partie de la population américaine n'est bien sûr pas imputable à cet unique produit et cette

seule entreprise ; ils ne constituent qu'une facette du phénomène dans la mesure où d'autres molécules sont vendues et consommées sur le marché des antidouleurs, là-bas comme ailleurs dans le monde. Toutefois, l'auteur établit précisément que ce marché des antidouleurs a pu s'étendre et s'installer, d'une manière pionnière, grâce aux compétences complémentaires des frères Sackler à l'origine de l'entreprise. La promotion et la communication (considérée mensongère ici) ont été dès l'entame les fers de lance de leurs activités, au-delà de l'activité classique de pharmacie. Depuis lors, l'entreprise Purdue Pharma, comme les autres sur ce marché pharmaceutique très lucratif, s'est construite au fil des décennies une image de marque forte et surtout une image sociale et scientifique honorable « en finançant des universités et des musées, comme le Louvre à Paris » (quatrième de couverture de l'ouvrage). Au moment de la publication de l'article, Yale par exemple disposait d'un institut de biologie et de sciences physiques portant le nom de deux membres de la famille créatrice de cette entreprise...

L'enquête journalistique souligne comment la fortune estimée en 2017 à 13 milliards de dollars s'est construite, notamment ces vingt dernières années, en vendant l'oxycodone, avec pour principe actif, « un parent chimique de l'héroïne, qui peut être jusqu'à deux fois plus puissant que la morphine » (p. 11). Les slogans publicitaires et les arguments de vente de ce médicament résonnent, *a posteriori*, d'une manière cynique et prémonitoire : un produit « avec lequel on commence et dont on ne se sépare plus (*to start with and to stay with*) » (p. 12). L'auteur rappelle comment les Sackler étaient, dans les années 1950, sensibles au développement d'alternatives chimiques aux traitements en vogue à l'époque : les thérapies par électrochocs et la psychanalyse. L'un des frères, Arthur, est présenté comme celui qui a ciblé spécifiquement le travail de séduction des médecins prescripteurs. Il « considérait les médecins comme d'infaillibles régisseurs de santé publique » (p. 14). Pendant les années 1960, le Librium et le Valium firent la fortune de l'entreprise. À cette période, les études sur les potentiels addictifs des molécules mises en circulation n'étaient pas systématiques, voire pas totalement entrées dans les usages. Le rapport aux produits n'était pas le même qu'aujourd'hui. Surtout, les entreprises contribuaient financièrement aux recherches d'experts qui vantaient ces produits, en tentant avec succès de les dédramatiser lorsque des soupçons pesaient sur eux. Élargir le marché d'une molécule faisait (et fait ?!) toujours partie des stratégies marketing au sein des laboratoires pharmaceutiques. Au-delà d'une première niche, les antidouleurs ont ensuite été vendus et prescrits pour des symptômes et des pathologies de plus en plus nombreux. L'horizon de la « gestion de la douleur » s'est élargi

avec la complicité-naïveté-incompétence des médecins, généralistes notamment, vis-à-vis de la consommation d'opioïdes. Le développement de conférences *ad hoc* invitant des milliers de médecins aux frais du laboratoire a renforcé cette dynamique de banalisation et de diversification des prescriptions analgésiques.

Patrick Radden Keefe précise que les modes d'emploi fournis avec ces antidouleurs constituaient de véritables tutoriels pour des usages détournés et parallèles des produits. Par exemple, une notice indiquait sous couvert d'une mise en garde « qu'ingérer des tablettes d'OxyContin brisées, mâchées ou réduites en poudre peut entraîner une délivrance rapide du produit et l'absorption d'une dose potentiellement toxique » (p. 29). Ce *deal* à peine masqué étonne des années plus tard. La défense de l'entreprise face à ces usages est dès lors continuellement de faire « porter le chapeau » aux individus et d'invoquer leur responsabilité individuelle. Comme si toute consommation se devait d'être raisonnable, y compris dans le cas d'un opioïde puissant... Des laudateurs comme David Haddox (p. 34), un médecin travaillant pour Purdue Pharma, ont aussi proposé des notions pare-feu comme la « pseudo-addiction ». Toujours est-il que l'argument publicitaire d'une efficacité dans le soulagement de la douleur une demi-journée durant a facilité l'adoption massive de ce produit, et surtout sa consommation régulière étant donné le répit douloureux expérimenté quelques heures.

Dans ce paysage, le journaliste indique que les autorités américaines se sont pour le moins peu empressées de réagir devant les indicateurs alarmants de consommation abusive. En 2003, seulement 8 ans après son introduction sur le marché, la *Food and Drug Administration* adresse une lettre d'avertissement à Purdue Pharma à propos de publicités n'indiquant pas le risque sérieux de dépendance. Les entretiens réalisés avec d'anciens employés de l'entreprise, indiquent que des appellations provenant de l'univers (lui aussi addictif) des jeux étaient utilisées pour nommer les plus gros prescripteurs : les « baleines », surnom des parieurs invétérés (p. 36). À partir de 2006, Purdue Pharma plaide coupable pour « publicité mensongère » et dédommage à hauteur de millions de dollars plusieurs clients-patients avant qu'ils ne portent plainte auprès des tribunaux. Cette anticipation juridique lui permet de préserver une image vierge de tout procès, et restreint voire interdit l'accès aux informations litigieuses et compromettantes. En 2010, l'entreprise met sur le marché sous une forme légèrement différente un équivalent de son antidouleur opioïde impossible à broyer, donc à rendre soluble, limitant de fait les usages abusifs connus. Elle

maintient une défense, inique selon l'auteur, distinguant la dépendance physique de la véritable addiction. Outre les soutiens financiers aux institutions de recherche et artistiques, cette entreprise comme les autres finance tout, ou une grande partie, des activités associatives de personnes malades aux États-Unis. Ce soutien est massif et plusieurs fois plus important en volume que celui, par exemple, du lobby des armes à feu entre 2006 et 2015 (p. 52). L'influence directe ou non du monde pharmaceutique sur différents acteurs du champ sanitaire aux États-Unis est donc notoire, garantissant la vente et la consommation de ses produits. La situation sanitaire états-unienne est considérée comme préoccupante dans la mesure où, désormais, des enfants naissent avec une addiction à raison de la dépendance de leur mère. Récemment, ces affaires de « *Baby Doe* » (enfants toxicomanes) accroissent la charge émotionnelle et les plaintes déposées autour de cette question de l'abus de consommation d'antidouleur (p. 58). L'expansion de l'entreprise Purdue Pharma au niveau mondial se renforce au prorata de ses difficultés sur le sol américain. Désormais, Purdue Pharma se décline à l'international avec MundiPharma et ses « ambassadeurs de la douleur » (p. 54) interviennent dans le reste du monde avec les mêmes recettes marketing et industrielles, mais cette fois dans des contextes politiques et sanitaires moins régulés et surveillés.

« Sur la route mortelle des opioïdes » de Frédéric Aufran précise que « l'épidémie d'opiacées [...] touche davantage l'Amérique blanche et rurale » (p. 66). Des situations locales, comme à Huntington en Virginie occidentale, peuvent être critiquées avec des pics d'overdoses par 24 heures qui sont sans cesse dépassés. Un antidote à base de naloxone existe, mais les services de soin sont débordés par la fréquence et le nombre de personnes concernées chaque jour... d'autant plus qu'en 2017 les chiffres d'overdoses augmentaient toujours. La gestion de la situation des enfants atteints se rapproche de l'incurie sanitaire ; sans traitement approprié Sean Loudin, néonatalogiste considère même qu'il s'agit là de torture infantile (p. 71). Qu'en est-il en France ? Cécile Brajeul, ancienne infirmière devenue journaliste, confirme que le taux de croissance des overdoses est proche de celui observé aux États-Unis. L'accoutumance et le risque de dépendance sont forts ici comme ailleurs, Cécile Brajeul en appelle à une « forte vigilance ». Toutefois, en France, les publicités pour les médicaments sont interdites et la promotion des « produits de santé », sans être totalement contrôlée, est encadrée.

La postface d'Hervé Le Crosnier plaide pour davantage de démocratie sanitaire, étant donné justement la force de frappe des industries du médicament aujourd'hui

(p. 85). En reprenant le principe grec « D'abord ne pas nuire », l'éditeur considère que « la philanthropie [a été] utilisée comme un écran masquant le cynisme absolu qui a guidé l'enrichissement des Sackler » (p. 81). Dans les grosses entreprises pharmaceutiques les budgets de marketing en moyenne double de ceux consacrés à la recherche et au développement confirment ce constat d'un gouvernement par l'influence d'une industrie de la communication plutôt que de la recherche de santé. Il reprend au pied de la lettre le titre *Le Capitalisme addictif* de Patrick Pharo (Paris, Presses universitaires de France, 2018) pour souligner l'importance, rappelée par le Conseil de l'Europe en 2015, d'un régime davantage démocratique à propos de la santé humaine aujourd'hui. Les questions de lobbying et de conflits d'intérêts sont, bien sûr, au cœur de ce phénomène contemporain où le risque pour la science est de perdre toute indépendance en couvrant « avec cynisme les pires collusions »...

**Stéphane Héas**

VIPS<sup>2</sup>, université Rennes 2, F-35043  
stephane.heas[at]univ-rennes2.fr

**Elisabeth SCHNEITER, *Les Héros de l'environnement***  
Paris, Éd. Le Seuil, coll. Documents 2019, 150 pages

Le livre d'Elizabeth Schneider aurait pu s'intituler « Les Martyrs de l'environnement ». En effet, il s'agit d'une série de portraits de personnalités qui ont lutté – et pour beaucoup risqué leur vie – pour la défense de l'environnement. Journaliste, l'auteure parcourt les contrées où se sont mobilisées des populations autochtones contre les prédateurs de leur milieu de vie, et décrit les conditions dans lesquelles les protagonistes d'une lutte pacifique ont fini pour la plupart assassinés. C'est leur rendre un bel hommage que de consacrer un ouvrage à ces héros de l'environnement, dont certains ont été reconnus et récompensés pour leur combat (prix Goldman, prix Nobel). Annuellement, ce sont près de 200 activistes qui sont abattus (estimation de « 2017 defenders annual report », *Global Witness*, 2017, en ligne), alors que leur cause est celle de la défense d'un bien commun, des droits des peuples autochtones, et qu'ils luttent sans armes. Parmi ces héros, retenons Berta Caserez au Honduras, Isidro Baldenegro au Mexique, Wayne Lotter en Tanzanie, Dian Fossey au Rwanda, Chico Mendes au Brésil, Ken Saro-Wiwa au Nigéria, Tsetsegee Munkhbayar en Mongolie, Gina Lopez aux Philippines, Carol Van Strum dans l'Oregon (États-Unis), Paul Watson au Japon, Claudia Paz y Paz au Guatemala, Pablo Fajardo en Équateur, Chut Wutty et Ouch Leng au Cambodge, Hoàng Duc Binh au Vietnam, Deng Fei en Chine, Bruno Manser à Bornéo et Claire Nouvian en

France. L'auteure procède à un véritable reportage, faisant revivre les instants précédant la mort de ces figures de l'éco-activisme. En plaçant le lecteur aux côtés de ces éco-martyrs, Elisabeth Schneider transmet cette peur constante qui assaille ces défenseurs aux pieds nus face aux forces de sécurité, aux commandos des trafiquants, aux avocats des firmes industrielles. Ainsi se tiennent-ils debout et sans armes face aux bataillons de *bulldozers* des constructeurs de barrages, d'engins d'extraction de pétrole, de navires de chasse à la baleine, de braconniers des forêts tropicales. Il s'agit pour eux de défendre les terres et les ressources, d'assurer la survie des peuples autochtones et des espèces menacées, autrement dit de tout un éco-système humain et naturel. En dehors de celui de Allain Bougrain Dubourg (*Les Héros de la biodiversité*, Paris, Éd. Ouest-France, 2011), rares sont les ouvrages sur les défenseurs de l'environnement. Toutefois, des articles de presse ont progressivement décrit la progression des crimes attentés contre les activistes écologistes (par exemple un article de *Libération*, de 2017 en décrit précisément le contexte : Coralie Schaub, BiG, « Les défenseurs de l'environnement de plus en plus menacés », *Libération*, 13 juillet 2017, en ligne).

Il ne s'agit pas des « pionniers de l'écologie », à l'image de l'ouvrage de l'historien américain Donald Worster (*Les Pionniers de l'écologie. Une histoire des idées écologiques*, Paris, Éd. Sang de la terre, Paris, 1992, trad. de l'anglais par Jean-Pierre Denis) ou de l'article de Jacques Grinevald (« Les pionniers de l'écologie, déjà des classiques », in : Michel Beaud, Calliope Beaud, Mohamed Larbi Bouguerra, dirs, *L'État de l'environnement dans le monde*, Éd. La Découverte, Paris, 1993, p. 31). Ces deux ouvrages avaient relaté l'histoire de l'écologie en tant que discipline scientifique, du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours (Henry D. Thoreau, Frédéric Clements, Aldo Leopold, etc.). Le livre d'Elizabeth Schneider ne dresse pas les portraits de révolutionnaires politiques au même titre que ceux promus par Bernard Charbonneau et Jacques Ellul (*Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique*, Paris, Éd. Le Seuil, 2014), qui ont ouvert une critique non marxiste de l'aliénation de l'homme moderne, devenue une source majeure de la pensée écologiste contemporaine. Certes, il y a bien un propos sur les formes du libéralisme, de l'ultralibéralisme et des voies libérales qui profitent aux puissants au détriment des libertés des peuples et des minorités, mais sans la construction d'une pensée ou d'une politique à même de s'opposer aux diktats du capitalisme.

Le propos militant de l'auteure est clair, efficace. Très informé, mais sans références aux articles et ouvrages, hormis quelques notes à la fin du volume, le tout se